

## Une oreille, deux chaises et une maison

Philippe-Daniel Clément

---

Number 163, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98002ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Clément, P.-D. (2021). Une oreille, deux chaises et une maison. *Les écrits*, (163), 104–111.



UNE OREILLE, DEUX CHAISES ET UNE MAISON

Sous un ciel étoilé aux soleils de nuit, un homme s'avance sur la chaussée tanguant sur les cailloux. Un froid blanc l'enserme. Il peine à respirer. Il a la tête ceinte d'un linge qui emmitoufle son oreille gauche. Le bandeau est maculé de sang qui dégoutte par terre en perles cramoisies. Il va voir Gaby à la Maison des secrets, le lupanar au coin de la rue des Récollets et de la rue du Bout d'Arles. Il a un petit paquet dans ses mains de journaux froissés également mouchetés d'un rouge profond.

Il frappe, mais n'entre pas. Il demande la jeune femme et sur le pas de la porte lui offre tel un roi mourant ce cadeau en disant : « Gardez cet objet précieusement. » Il repart aussitôt d'un pas rapide et saccadé. Vincent vient de remettre à son amie sa propre oreille qu'il s'est enlevée d'un coup de rasoir. Dans ce lieu, aussi modeste soit-il, on donne, on prend, on écoute et on se tait. La fille cependant s'évanouit en ouvrant le présent inattendu.

Vincent aura raté son but, la deuxième fois dans la même soirée. Une heure ou deux plus tôt, bouleversé par la nouvelle du départ de son ami adulé, Gauguin, il avait tenté de l'approcher et de le raisonner. Mais, comme il le faisait ces derniers temps, ce dernier avait refusé de lui prêter l'oreille. Dans son désespoir et son délire, Vincent avait pris l'organe pour sa fonction et joignant l'idée à l'acte avait mis en pratique la métonymie en remettant en mains propres à sa confidente toute l'attention gauche qu'elle méritait. Il lui avait prêté l'oreille... littéralement.

Pourquoi l'oreille ? À l'annonce du départ imminent de son ami – il avait feint de partir à plusieurs reprises, mais cette fois-ci, il ne reviendrait pas sur sa décision –, la panique s'était emparée de lui et, dans son désarroi, il avait arraché d'un journal de la veille ce gros titre qu'il lui avait remis et qui en disait long sur son sentiment : *Le Meurtrier a pris la fuite !* C'est qu'il se sentait trahi, meurtri et comme laissé pour mort.

Gauguin, de guère lasse, était resté muet. Il aurait pu changer d'idée comme il l'avait fait auparavant par amitié, par bienveillance et par solidarité. Après deux mois de cohabitation, il avait bien compris la souffrance de son hôte – qui lui rappelait d'ailleurs trop la sienne – et chaque fois avait fini par céder à ses exigences et à sa demande abyssale d'affection. Cela le valorisait certes, mais maintenant, c'en était assez. Il ne voulait plus sentir cette angoisse que vivait continuellement Vincent et qui lentement enserre la gorge comme un

nœud coulant qui aspire tout, lentement, inexorablement, jusqu'au moindre soupir et au plus infime signe de vie. Il ne voulait pas de cette agonie lente, mais bien réelle. Il étouffait.

C'est pourquoi Vincent ne put s'empêcher dans les affres de son tourment de l'approcher une ultime fois pour lui révéler ses intentions après sa décision de rentrer sur Paris. « *Vous êtes taciturne, mais moi je le serai aussi* », lui avait-il dit, car il va de soi que quelqu'un qui est muet n'entend pas et qu'il est donc sourd aussi. Vincent vouait une admiration sans bornes à Gauguin. C'était son égérie et il l'imiterait même dans son désaveu tacite de lui.

Il faut dire que la relation entre les deux hommes avait été trop souvent très chaotique. C'est comme s'ils se promenaient en carrosse royal sur une route incertaine. Ils pouvaient tout aussi bien profiter joyeusement de leur randonnée en s'entretenant d'histoire, d'art et de littérature alors que les chaudes couleurs du Midi les inondaient par les portières vitrées, mais dès que l'état de la chaussée se détériorait, les trous et les flaches avaient vite raison d'eux en les propulsant violemment corps contre corps malgré toute leur bonne volonté. Vincent en avait d'ailleurs glissé un mot à son frère à qui il écrivait régulièrement. Bien qu'il n'arrêtât pas de louer son ami peintre, il reconnaissait que leurs interactions s'apparentaient parfois davantage à un orage turbulent qu'à un matin clair sur un lac bleu tranquille qu'aucun vent ne ride: « *Gauguin et moi causons beaucoup de Delacroix, Rembrandt &c. La discussion est d'une électricité excessive, nous en sortons parfois la tête fatiguée comme une batterie électrique après la décharge.* »

Vincent admirait pourtant cet homme qu'il considérait comme un bien grand artiste tout autant qu'un bien excellent ami. Ce dernier était venu le rejoindre à Arles deux mois plus tôt. Le peintre du soleil et des nuits étoilées aspirait en effet à créer une communauté d'artistes dans le sud de la France et, idéaliste autant qu'excessif, rêvait d'un mouvement artistique innovateur, une véritable renaissance de l'art. L'arrivée de son ami devait être un premier pas dans cette direction bien que l'autre ne resterait pas éternellement étant donné qu'il avait le projet de retourner en Martinique – un pays qui l'appelait – dès qu'il aurait mis de côté assez d'argent pour voyager.

Ils avaient certes des points en commun, mais leurs tempéraments ne s'épousaient pas toujours sans heurts. Gauguin dépassait en âge Vincent de

quelques années, mais pas nécessairement en expérience ou métier. Les deux avaient commencé à peindre à peu près à la même époque, bien que l'un semblât avoir un peu plus de succès – même modeste – que l'autre. Son véritable succès en était sans doute un de synthétisme.

Vincent l'invita donc à Arles et dans son délire d'enfant innocent avait planifié jusque dans les moindres détails de la vie quotidienne la place assignée à chacun. Dans la maison jaune où il vivait, il y avait deux pièces à l'étage. Il avait prévu d'en faire deux chambres, une pour son ami, l'autre pour lui. La sienne, il la voulait simple, excessivement simple, avec des chaises en paille, une table et un lit en bois blanc. Les murs étaient déjà blanchis à la chaux, et les carreaux, rouges. Il en fit d'ailleurs un tableau très sobre avec ses murs violet tendre et pâle, sa porte de même couleur, sa fenêtre verte et son gros plancher à carreaux. Il peignit les meubles dans tout leur dénuement : un lit jaune beurre frais avec son drap citron vert et sa couverture rouge sang. Il y avait aussi des chaises de la même teinte que le lit, ainsi qu'une table à toilette orangée offrant sa cuvette bleue. Rien d'autre. La chambre avec ses volets clos se fermait sur elle-même tout comme son occupant absent de la scène. Dans la tête de Vincent, c'est *le repos* qu'il venait ainsi de coucher dans la couleur.

La seconde chambre qu'il imaginait serait élégante, meublée d'un lit en noyer à couverture bleue, la table à toilette et la commode également en noyer. Dans celle-ci, il voulait mettre six grandes toiles avec des bouquets de tournesols.

Gauguin, l'élégant, Vincent, plus modeste et simple. À l'un le noyer, une essence précieuse et noble, à l'autre, un bois blanc, sans doute mou, plus commun. Le mobilier refléterait l'idée que Vincent se faisait des deux peintres. Il ne peignit jamais la chambre d'invité. Il s'attela par contre à deux toiles résumant les deux chambres, une fois son ami arrivé. La première fut le portrait de sa propre chaise, la seconde, celle du fauteuil dans lequel Gauguin s'asseyait.

La chaise de bois de Vincent tenait à peine sur ses pieds tellement elle était vieille et rustique. Le dos court, les jambes écartées, les hanches bien étalées à l'arrière, elle avait l'allure d'une vieille dame dans un jardin doré dont le tablier relevé supportait mal le poids des kilos de pommes de terre qu'elle venait de récolter. Ses barreaux nus craquaient aux jointures et le siège en

paille de seigle, sec et gercé, ne pouvait plus que difficilement supporter le poids des années.

Dans la tête de l'homme dont le regard était rivé sur cette petite pièce de mobilier, vieille dame, champ doré, jardin de couleurs, meuble de ferme, traverses jointées, tout s'enchevêtrait sans ordre, mais en toute beauté. Avant de peindre, cependant, il fallait introduire un élément, un seul, dans cette confusion naturelle afin de faire émerger une signification encore cachée. La chaise toujours affaissée comme un corps fatigué par les labeurs d'une longue journée attendait d'être orientée. Sans réfléchir bien que sachant instinctivement ce qu'il devait faire, l'homme y déposa sa propre pipe et sa blague à tabac. Il sourit. Il venait de donner vie à son sujet : une pipée de bon tabac et une chaise pour une pause ou un repos bien mérité.

De la palette à la toile, il galba alors les barreaux, les montants, les traverses, suivant le mouvement de l'ébéniste qui les avait sculptés. S'improvisant empailleur, il ramassa ensuite ses brins de jaune, un à un, les entortillant sur le tissu en longs fils minces qu'il tressa vigoureusement pour former l'assise en banquette. Enfin du bout de son pinceau trempé dans une teinte plus foncée et le manipulant comme le picot de l'artisan, il dégrada chaque joint de cordons de paille, assurant à l'ouvrage une symétrie parfaite.

Le reste ne fut que pacotille : dresser un mur, monter une porte, carreler le plancher, ajouter une boîte. Il appliqua ses couleurs sans les mélanger, mais par touches successives. La peinture était presque achevée. Il recula d'un pas, sourit, fit quelques retouches. Voilà, c'était terminé.

Quelques jours plus tard, ce fut au tour du fauteuil de Gauguin de poser devant le chevalet. Lui aussi ne se fit pas prier. C'était tout à son honneur. La structure était très différente. D'abord, en plus de pieds, celui-ci était muni de bras se terminant en volutes obliques évoquant des poings fermés. Ces mains de bois enserraient elles-mêmes des montants dans lesquels s'enchâssaient dans le bas deux traverses larges et épaisses. Ces montants avant étaient travaillés et se présentaient comme deux arcs concaves, l'un à la suite de l'autre, le premier cependant plus en retrait vis-à-vis de l'assise. Les montants arrière étaient aussi cambrés, d'une seule pièce. L'ensemble évoquait une barque en eaux troubles dont les côtés arqués n'offriraient

aucune résistance aux intempéries. Bien au contraire, elle épouserait la tourmente, maintenant l'équilibre malgré la tempête. C'était du solide et du gracile tout à la fois.

Vincent se mit à l'œuvre. De son couteau de peintre, il découpa d'abord à grands traits tous les éléments de l'ensemble. Il utilisa du pur noyer. Les barreaux de l'entretoise furent arrondis à la spatule. Les bras ainsi que les montants furent plus exigeants : il dut équarrir au gros pinceau puis galber et cintrer à l'aide d'instruments plus fins. Des couches progressives de couleur illuminèrent la pièce, d'abord par l'installation d'une lampe à pétrole sur le mur du fond, ensuite et surtout en installant de manière étudiée sur l'assise un bougeoir à la chandelle au feu vivant ainsi que deux romans. Sans doute un écrit de Balzac, le dernier Zola, ou encore *Bel-Ami* de Maupassant. Vincent aimait ces ouvrages, mais d'avoir choisi ce genre littéraire pour le fauteuil de Gauguin avait une signification propre. Pour une pipée, un fumeur assis n'a guère besoin d'accouder. Pour lire, c'est autre chose, d'où un fauteuil à bras, un dossier galbé épousant le dos du lecteur, une assise forte et large. La lumière est aussi d'autant plus indispensable que le tableau avec ses tons sombres évoque à l'extérieur la nuit.

Pour terminer, une touche finale : Vincent éclabousse le plancher de vert, de bleu, de jaune animant ainsi de douces gaietés un fauteuil sans occupant. Vincent sourit encore. Puis il se rendit dans sa propre chambre et rédigea cette lettre à son frère cadet.

C'était un rituel qui durait depuis quelques années.

*Cher Théo,*

*[...] Me demanderais-tu ce qui me ferait plaisir, c'est tout simplement une seule chose, que tu gardes pour toi dans l'appartement ce que tu aimes dans ce que je fais et que tu n'en vendes pas maintenant. Le reste, ce qui encombre, renvoie-le-moi ici [...]*

*Qu'importe-t-il donc d'en vendre si nous ne sommes pas absolument pressés d'argent ? De toute manière, qu'est ce que vendre peut bien faire si nous ne sommes pas pressés par l'argent ? [...]*





*Si à quarante ans je fais un tableau de figures tel que les fleurs dont parlait Gauguin j'aurai une position d'artiste à côté de n'importe quoi.*

*Donc persévérance.*

*En attendant, je peux toujours te dire que les deux dernières études sont assez drôles. Toiles de 30, une chaise en bois et en paille toute jaune sur des carreaux rouges contre un mur (le jour). Ensuite le fauteuil de Gauguin rouge et vert, effet de nuit, mur et plancher rouge et vert aussi, sur le siège deux romans et une chandelle.*

[...]

*Poignée de main encore une fois et merci de tout ce que tu fais pour moi.*

*t.à.t.*

*Vincent*

C'était le 19 novembre 1888 et Vincent était encore en possession de tous ses moyens, physiques et mentaux. Il savait par contre intuitivement que quelque chose de terrible allait se produire. Il n'était pas dupe. Lui et Gauguin, c'était le jour et la nuit comme ces chaises.

Une maison, deux chaises, deux amis et une oreille coupée.

-

Philippe-Daniel Clément est diplômé en littérature et en anthropologie.  
Essayiste, poète et romancier, il a écrit plus de vingt ouvrages.  
Il est aussi le maître d'œuvre des Éditions du wampum, fondées en 2016.

---